

retentit comme un appel de détresse, et, en l'entendant, Mme de Tréveneuc et Isidora se précipitèrent, effrayées, dans la chambre.

Leur effroi s'accrut encore lorsqu'elles aperçurent Marguerite assise sur son lit, dans un état d'agitation inexprimable, et les mains tendues vers ce fantôme qui, lorsqu'elle avait voulu le serrer dans ses bras, en avait glissé comme une ombre vaine.

— Mon père ! s'écria-t-elle. Il était là tout à l'heure ; je l'ai vu ; il vient de disparaître par cette fenêtre. Regardez, Isidora, regardez, je vous en supplie !

Et il y avait tant de prière dans son regard, son geste était si pressant qu'Isidora courut machinalement à la fenêtre, tandis que sa mère, plus calme et plus maîtresse d'elle-même, se dirigeait vers le lit et tâchait d'apaiser Marguerite.

— Recouchez-vous, mon enfant, lui dit-elle doucement, et ne parlez plus ainsi. Vous avez été sûrement victime de quelque illusion.

— Non, chère tante, non, je ne me suis pas trompée, répliqua vivement Marguerite. Je ne suis pas folle et je n'ai plus le délire. Je l'ai vu à la place même où vous êtes, aussi distinctement que je vous vois. Il m'a parlé ; il m'a dit d'espérer.

Au même instant Isidora poussa un cri de surprise et se pencha précipitamment sur l'appui du balcon, comme pour chercher à mieux voir au dehors. Sa mère courut auprès d'elle.

— Qu'avez-vous, Isidora ? dit-elle à demi voix.

— Je viens de voir un homme se glisser derrière ce buisson et gagner les massifs, répondit-elle. Marguerite ne se trompe pas ; quelqu'un est sans doute entré ici.

Et de la main elle montrait l'endroit où avait disparu l'homme qu'elle avait cru apercevoir.

L'appartement de Marguerite était situé au premier étage, et ses fenêtres donnaient sur les jardins. Immédiatement au-dessous s'étendait un grand parterre planté de fleurs et d'arbustes et donnant accès dans un de ces jardins dessinés à l'anglaise dont la mode commençait à s'introduire en France et dont les massifs percés d'allées sinueuses se trouvaient sur la gauche.

Le jardin anglais et le parterre étaient entourés d'un mur. Au delà se trouvait un petit bois masquant en partie la vue, mais laissant à gauche une large échappée par laquelle le regard passait au-dessus d'un petit étang et pouvait embrasser, d'un coup d'œil, l'étendue des prairies qui, par une pente insensible, descendaient jusque sur le bord du Chier.

C'était sur la limite du parterre et du jardin anglais qu'Isidora avait cru voir se glisser la forme d'un homme, au moment où ce dernier quittait l'abri d'un des arbres du parterre pour se jeter dans un massif.

Mme de Tréveneuc avait encore les yeux fixés sur l'endroit indiqué par sa fille, lorsque celle-ci, lui touchant brusquement le bras, s'écria de nouveau :

— Le voilà !... Le voyez-vous ?... là !...

Mme de Tréveneuc tourna aussitôt les yeux dans la direction indiquée, et il lui sembla qu'elle voyait en effet une ombre vague et confuse traverser rapidement une allée, puis se perdre au milieu des arbres. Mais la nuit était déjà si sombre, la vision fut si fugitive, qu'un doute lui resta et qu'elle se demanda si l'agitation de Marguerite n'avait pas aussi gagné Isidora.

— C'est lui ! dit Marguerite qui avait entendu le cri de sa cousine. Oh ! je l'avais bien vu. Courez, il ne peut être loin encore ! Tâchez de le ramenez, de le voir tout au moins !

— Mais je ne puis vous laisser seule, mon enfant ?

— Envoyez-moi Marie-Jeanne. Mais allez, je vous en supplie ! je vous attendrai seule, s'il le faut !

Mme de Tréveneuc, malgré le doute qui lui restait, était assez inquiète. La disparition d'Edouard lui avait inspiré les craintes les plus vives pour la sûreté des siens, et tout en n'attachant aucune importance à l'idée dont s'était frappé le cerveau affaibli de Marguerite, elle se demandait dans quel but un homme avait pu chercher à s'introduire dans la chambre de sa nièce.

Aussi céda-t-elle facilement à la prière de la jeune fille, et s'empressa-t-elle de descendre avec Isidora. Elle voulait s'il était possible, voir cet homme, espérant que de sa présence, de son costume, de ses traits surtout, si elle les reconnaissait, elle tirerait quelque lumière sur le sort d'Edouard.

Elle ne pouvait songer, malheureusement, à le faire poursuivre ou arrêter. Tous les hommes occupés au château avaient été envoyés à Montbrun pour cerner la forêt ; à peine restait-il quelques servantes autour d'elle.

Après avoir donné à Marie-Jeanne l'ordre de se rendre immédiatement auprès de Marguerite, elle traversa rapidement le parterre avec Isidora et gagna une porte pratiquée dans le mur de clôture et débouchant à quelques pas de la lisière du petit bois, sur les bords de l'étang.

L'homme qui s'était enfui, pour traverser le jardin anglais, franchir le mur et gagner le bois en prenant les précautions nécessaires pour ne pas trahir sa présence, avait eu besoin d'un temps assez considérable, et compensant largement celui qu'elle avait mis à descendre de la chambre de Marguerite et à parcourir le parterre. Aussi pensait-elle arriver d'heure encore à le surprendre au moment où, sortant du bois, il se jetterait dans les prairies pour gagner le large.

Une étroite chaussée, aboutissait à la porte du parterre. Elle courait entre la lisière du bois et l'étang, et abandonnant ce dernier à cinquante pas plus loin, elle formait un coude à l'angle duquel on pouvait embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue des prairies.

Mme de Tréveneuc et Isidora demeurèrent un instant en observation dans l'angle de la porte. La nuit était venue, et bien qu'elle fût assez claire et que, de l'endroit où elles se tenaient, on pût facilement donner l'alarme dans le château, elles hésitaient à s'avancer plus loin.

Cependant, ne voyant personne paraître et craignant que l'inconnu ne s'échappât par un autre côté, Isidora, malgré les représentations de sa mère, se risqua jusqu'à l'extrémité de l'étang, à l'endroit où la chaussée faisait un coude.

Elle y demeura quelques minutes immobile, cherchant à pénétrer l'ombre de son regard ; puis soudain elle s'approcha du bord de l'eau et se pencha de côté, dans une attitude à la fois curieuse et craintive.

Elle avait vu une sorte de masse confuse se mouvoir avec précaution au milieu des arbres et, tout en ayant soin de ne pas s'avancer de façon à trahir sa présence, elle voulait ne pas perdre un seul des mouvements de cette forme indéfinie.

Bientôt cette masse se dessina plus distinctement, et elle